

ROUILLARD, Jacques, *Les travailleurs du coton au Québec, 1900-1915*. Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1974. 152 p. \$4.00.

Louis Maheu

Volume 28, numéro 3, décembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303384ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303384ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maheu, L. (1974). Compte rendu de [ROUILLARD, Jacques, *Les travailleurs du coton au Québec, 1900-1915*. Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1974. 152 p. \$4.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(3), 446–449.
<https://doi.org/10.7202/303384ar>

ROUILLARD, Jacques, *Les travailleurs du coton au Québec, 1900-1915*. Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1974. 152 p. \$4.00.

Soulignons, et la parution du livre de J. Rouillard en est une excellente occasion, tout l'intérêt que revêt la collection de l'histoire des travail-

leurs québécois qu'inaugureraient récemment les Presses de l'Université du Québec.¹ Non seulement les chercheurs intéressés aux problèmes du mouvement ouvrier québécois trouvent-ils déjà là des travaux intéressants qui augurent fort bien pour l'avenir mais encore, et plus fondamentalement en quelque sorte oserons-nous dire, tous ceux que passionne l'évolution de la formation sociale québécoise se voient-ils offrir un instrument de travail qui couvre une sous-région essentielle de cette formation: soit celle des rapports du travail et du capital, celle du mouvement ouvrier.

La globalité même de cet objet ne semble pas pousser les responsables de la collection à délaissier les travaux qui mettent en relief des aspects bien circonscrits et concrets de cette histoire des travailleurs québécois. Au contraire, on sera en mesure de dégager des perspectives d'ensemble à compter de travaux qui patiemment, longuement, traitent de sujets plus limités. Et le travail de J. Rouillard qui s'attarde aux travailleurs du coton du début du 20^e siècle en est une illustration. Sa thèse centrale — "l'existence même du syndicalisme dans l'industrie du coton et, par conséquent, les salaires et les conditions de travail de l'ouvrier sont déterminés par un rapport presque direct entre l'offre et la demande de main-d'œuvre" (131) — l'amène d'abord à présenter les caractéristiques de la demande de main-d'œuvre dans ce secteur industriel. Cette industrie textile du coton du début du 20^e siècle apparaît d'abord largement concentrée au Québec à cause de la convergence de facteurs tels qu'un large bassin de main-d'œuvre peu spécialisée et généralement moins exigeante en termes de rémunération; un esprit d'entreprise, un sens de l'organisation, des ressources financières caractérisant la bourgeoisie d'affaires anglophone de Montréal; et une infra-structure matérielle québécoise favorable à cette industrie: l'énergie hydraulique et la position de la région montréalaise au sein d'un réseau ferroviaire permettant la circulation des matières premières et des produits finis. Les cycles conjoncturels de la demande de main-d'œuvre obéiront aux effets de l'évolution du marché de la matière première, le coton brut ou la laine de coton, dont le coût s'élève à la moitié de la valeur totale des articles produits; de l'élargissement de la consommation interne du marché canadien qui se structure lentement; des fluctuations d'une politique de protectionnisme tarifaire; de la concentration des entreprises qui rend plus facile le contrôle du marché et la résistance à une trop forte concurrence.

A l'offre de main-d'œuvre, J. Rouillard consacre un chapitre détaillé et bien documenté, le deuxième, où sont systématiquement décrites les

¹ Cette collection, publiée sous l'égide du Regroupement de chercheurs en histoire des travailleurs québécois, est dirigée par un Comité composé des personnes suivantes: Stanley Bréhaut Ryerson, directeur, Noël Bélanger, Richard Desrosiers, Jean Hamelin et Jacques Rouillard. Elle a déjà à son actif les publications suivantes: une excellente bibliographie sur le mouvement ouvrier, A.-E. Leblanc, J. D. Thwaites, *Le monde ouvrier au Québec; bibliographie rétrospective* (Montréal, les Presses de l'Université du Québec, 1973) et un ouvrage collectif sous la direction de Jean Hamelin, *Les travailleurs québécois, 1851-1896* (Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1973).

caractéristiques de la condition, et qui plus est de l'exploitation ouvrière. Conditions générales de travail pénibles, tant du point de vue de la sécurité du travail que des structures d'autorité répressives des entreprises; salaires, souvent objets d'un vif mécontentement ouvrier, d'un niveau tel qu'ils sous-tendaient pour plusieurs travailleurs la nécessité structurelle de l'unité familiale de travail où parents et enfants doivent également vendre leur force de travail de manière à tirer du procès de production de quoi assurer leur reproduction. Tout cela suffit à nous convaincre que les rapports du capital et du travail, dans ce secteur comme dans bien d'autres, se structurent rarement à l'avantage de ce dernier.

Et le syndicalisme ouvrier dans ce secteur industriel? On comprend évidemment que J. Rouillard accordera une attention toute particulière à l'histoire des tentatives de regroupement des ouvriers. Après avoir retracé diverses expériences de regroupement, il constatera l'échec du mouvement ouvrier à s'organiser sur une base permanente et à influencer de façon décisive sur le rapport de force. Pour sûr, comme il le souligne très justement, les caractéristiques mêmes de la composition professionnelle du travailleur collectif de ce secteur industriel — ouvriers spécialisés et non-spécialisés; population active où les femmes et les enfants demeurent des fractions importantes — et l'origine agricole encore bien déterminante de beaucoup de ces ouvriers venus tardivement aux manufactures urbaines expliquent en partie les difficultés du syndicalisme dans ce secteur.

C'est par ailleurs dans le chapitre suivant consacré aux grèves survenues dans ce secteur — est-ce là un hasard quand on sait la fonction de cristallisation des rapports sociaux que joue la grève dans un mode de production capitaliste² — que l'auteur, sans le souligner de façon assez systématique et articulée, touche du doigt les principales causes des faiblesses du mouvement ouvrier. On peut y constater en effet que les rapports du capital et du travail de l'industrie textile du coton de cette époque n'échappent pas à diverses autres caractéristiques structurelles politiques et idéologiques de la formation sociale québécoise. Dans le contexte d'une industrialisation dépendante, les ouvriers affrontent une bourgeoisie patronale largement anglophone qui trouve des alliés objectifs dans la petite bourgeoisie des notables locaux traditionnels: corporations professionnelles, clergé, petits commerçants, leaders politiques. Ces petits notables s'offrent à jouer les intermédiaires, mais en pratique il s'agit bien là d'une intervention politique spécifique à une classe sociale qui impose ses intérêts objectifs et ses stratégies sociales à la classe ouvrière.

A ce niveau, il nous semble que la méthode adoptée par l'auteur lui profite moins. Trop lié de façon immédiate à des données un peu éparées et atomisées, il ne met pas suffisamment en relief au moyen d'une analyse plus systémique les avenues plus structurelles — notamment les systèmes ecclésial et politique — par lesquelles s'exerce l'intervention de la petite-

² Voir, à ce sujet, H. David, "La grève et le bon Dieu: la grève de l'amiante au Québec", in *Sociologie et Société*, vol. 1, no 2 (1969).

bourgeoisie autochtone sur les intérêts de la classe ouvrière, intervention qui vient cimenter les positions dominantes de la bourgeoisie d'affaires principalement anglophone. Derrière tel ou tel membre du clergé, il y a la position de l'Eglise dans les structures politiques et idéologiques de la formation sociale — en ce sens le syndicalisme catholique en développement à cette époque, bien que relativement absent de l'industrie textile du coton, était bel et bien une dimension importante, malheureusement tout à fait négligée, de l'objet d'analyse retenu par l'auteur —; derrière tel ou tel leader politique local ou tel ou tel représentant de l'ordre, il y a tout le système des fonctions de régulation et de répression sociales assumées par l'Etat d'une manière rarement défavorable aux intérêts dominants. De telle sorte que le problème n'en est plus un de rôle plus ou moins secondaire d'un agent social donné intervenant dans un conflit ouvrier, mais bien davantage de position relative du syndicalisme et du mouvement ouvrier dans une formation sociale dont les horizons structurels sont lourdement marqués par une Eglise et un Etat à la fois bien d'ici et intervenant tout de même comme d'autres institutions semblables au sein de formations sociales différentes.

Bien qu'on aurait pu souhaiter dans l'analyse du syndicalisme et de ses principales manifestations, les grèves, une orientation plus attentive à des effets de systèmes et de sous-systèmes sociaux, ce livre demeure un apport important à l'histoire des ouvriers québécois. Et fort heureusement, la méthode employée rend tout de même de bons dividendes: les rapports du travail et du capital dans ce secteur industriel nous sont ainsi rendus plus vivants et plus concrets.

*Département de sociologie
Université de Montréal*

LOUIS MAHEU